

## UNE LETTRE DE MOBILE OU LES TRIBULATIONS D'UN COUPLE D'ERSINCHI

Claude CAZEMAJOU-PIZZINI

Communiquée par un ami, après qu'il l'ait retrouvée dans ses papiers de famille, une lettre manuscrite datée du 28 janvier 1868 depuis la ville de Mobile en Alabama (USA) ne peut qu'éveiller une légitime curiosité. L'auteur de cette lettre est une dame originaire d'Ersa, qui venait de rejoindre son époux et un de ses fils qui l'avaient précédée dans le Nouveau Monde. Dès son arrivée à Mobile, cette dame écrit à ses socurs restées à Ersa avec deux autres de ses fils. Cette lettre est écrite en dialecte corse, assez difficile à comprendre du fait que la rédactrice semble savoir à peine écrire et emploie une forme semblant dérivée d'un langage phonétique. Visiblement la rédactrice écrit ce que lui dicte une voix intérieure.

Dans le premier paragraphe, elle insiste longuement sur la joie qu'elle a ressentie de retrouver son époux et l'un de ses fils :

*....Non posso esprimeri il piacere e la consolazione quanto che statta grande di me e del moi Caro Sposo e figlio e del gran piacere non si pare mai vero e non sapere che abiano care sorelle io potrei dirti quanto che so felice e contenta di essere arrivata in breccio al moi caro e amatto Sposo que non po saparre du vederli e di abbracciarmi come poure el nostro caro figliu...*

*....Je ne peux exprimer combien étaient grands mon plaisir et ma consolation et ceux de mon cher époux et fils, un si grand plaisir qu'il ne semble pas vrai, vous ne pourrez pas savoir, chères sœurs ; je ne pourrais dire combien je suis heureuse et contente d'être arrivée dans les bras de mon époux cher et aimé, de le voir et de l'embrasser comme aussi notre cher fils...*

Dans le second paragraphe elle fournit des précisions sur son voyage :

*Miei cari figliu et sorelle spero chi avrette ricevuto la mio lettera chi io vi scrivi da Avro que io vi parlava della mia traversa di Bastia fino Anna. vi scrivi che saremo partiti il trenta per la Noviorca ma li dirò che qualche giorno dopo sepi che il trenta uno ci era un vapore chi partiva per la Nuovelarlen Dove che nello stesso ottello che ci errano noi ci erano multi passagieri chi partivano per lo stesso vapore e cossi ne o profitado ancora io e siamo partiti il trenta uno per la Novaorlena. E vero cari figliu e sorelle che la traversata e statta un poco lunga ma e stata buona et*

*felicia abbiatto sempre bontempo e non abbiamo mai sofferto mal di mare.....*

*Mes chers fils et sœurs j'espère que vous avez reçu ma lettre que je vous ai écrite du Havre où je vous parlais de ma traversée de Bastia jusqu'au Havre et où je vous écris que nous serions partis le trente pour New York ; mais, je dois vous le dire, seulement quelques jours plus tard, parce que le trente et un il y avait un vapeur qui partait pour la Nouvelle Orléans. A l'hôtel où nous étions, il y avait de nombreux autres passagers qui partaient avec le même vapeur que nous, et, ainsi, nous en avons profité et sommes partis le trente et un pour la Nouvelle Orléans. Il est vrai, chers fils et sœurs, que notre traversée a été un peu longue, mais elle a été bonne et heureuse, nous avons eu toujours beau temps et nous n'avons jamais souffert du mal de mer ...*

Il faut attendre le troisième paragraphe pour traiter de l'objet principal de la lettre :

*Care sorelle spero che voi avretti ricevuto la lettera del vostro zio Angelo Maria colla somma di mille e cento dodeci e mezo franchi e in caso che non abbiate ricevuto la prima vi manda la secunda di cambio sopra Liverpool pacapile a vista a lordinu del signore Antonio Antony, pagherete in priomo lugo il nostro cugino Olivari e in segito tutto cosa sapete....*

*Chères sœurs, j'espère que vous aurez reçu la lettre de votre oncle Angelo Maria avec la somme de mille cent douze francs et demi. Au cas où vous ne l'auriez pas reçue, je vous envoie la seconde de change sur Liverpool payable à vue à l'ordre du Sieur Antonio Antony. Vous paierez en premier lieu notre cousin Olivari et en second lieu tout ce que vous savez.*

Le dernier paragraphe de la lettre conclut sur des salutations et des vœux de santé :

*Dunque addio mie care sorelle niente altro per il momento e vi prego di stare abene e contente e di preghare la salute al vostro caro zio chi se starete sempre buono e tutto cuore per voi. Caro sorelle vi prego di tenere conte delli nostri cari e amati figliu e li direte tante cose affetuose dalla nostra parte e li darete cento e mille bacci per me e per il suo caro papa e fratello., il vostro caro zio e nepote si uniscano a me per mille votti abbracciardi e mi dico per la vita la vostra affezionata sorella.*

Motivato Napoli 28 giugno 1808

Miei Carissimi Figli e Sorelle

lungo con questi due signor perocchiamenti abbracciarti, e per esser sapere  
che ti senti delle del contento sono arrivata qua in seno del mio caro sposo  
Per non posso esprimere il piacere e la consolazione quanto che stolta grande  
Di me e del mio caro sposo e figlio e dal gran piacere non ci pare mai che  
e non saprei che alcuna care sorelle che io potrei dire: quanto che sono felice  
e contenta Di esser arrivata in braccio al mio caro e amato sposo che non  
puo sapere Di lasciarti e Di abbracciarmi, come pure al nostro caro figlio  
e miei cari figli e sorelle spero che allettati ricorrete la mia lettera  
Amighe e tutti da dove sono ad io ti parlata della mia tristezza  
Dunque spero che si sorridi che saremmo partiti il trenta per la  
Spagna circa, ma si dice che qualche giorno dopo sepi che per il trent  
uno ci era un vapore che partiva per la Spagnola. Per che nello  
stesso ottello che ci eravamo noi ci erano molti passeggeri che partivano  
per lo stesso vapore, e cossi noi ci approfittato ancora io, e siamo partiti il  
trenta uno per la Spagna, e vero cari figli e sorelle che la no  
tristezza e stolta un poco lunga ma e stata buona e felice abbi  
avuto sempre bon tempo e non abbiamo mai sofferto mal di mare

Extrait de la lettre d'Angelina Filippi

*Donc adieu mes chères sœurs. Rien d'autre pour l'instant et je vous prie d'être en bonne santé et contentes et de souhaiter la santé à votre oncle qui se montrera toujours bon et généreux pour vous. Chères sœurs, je vous prie de prendre soin de nos chers et aimés fils ; vous leur direz un tas de choses affectueuses de notre part et vous leur donnerez cent mille baisers de ma part et de celle de leur père et de leur frère. Votre cher oncle et votre neveu s'unissent à moi pour mille baisers. Je me dis pour la vie votre sœur affectionnée.*

La lettre est signée « *Filippi Angelina* »

Qui peut bien être l'expéditrice de cette lettre ?

Dans notre base de données généalogiques d'Ersa, nous ne retrouvons aucune Angelina, ni Angela, ni Angélique FILIPPI. Rien d'étonnant à cela. Il est fort probable que cette dame signe de son nom d'épouse, alors que notre base la recense sous son nom de naissance.

Il faut donc rechercher une personne de sexe féminin, née dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, portant le prénom d'Angelina, Angela, Angèle ou Angélique, qui aurait épousé un FILIPPI ayant émigré à Mobile aux USA.

Un travail rigoureux de corrélations, accompagné d'une bonne dose de ténacité, permet de conclure qu'il s'agit d'une Angela Maria FRANCESCHI née à Ersa le 9 mars 1829 d'Angelo Santo FRANCESCHI et de son épouse, Maria Seraffina FILIPPI. Angela Maria FRANCESCHI a bien épousé à Ersa le 1<sup>er</sup> septembre 1856 Angelo Maria FILIPPI, dont on découvre avec étonnement qu'il est son propre oncle germain. En effet la mère d'Angela Maria FRANCESCHI se trouve être la sœur d'Angelo Maria FILIPPI. Ce dernier, marin dans sa jeunesse, a rapidement renoncé à toute profession maritime pour effectivement émigrer à Mobile aux USA. Il n'y a d'autant moins d'ambiguïté que c'est l'unique corrélation que révèle notre base de données.

Mais, comme c'est souvent le cas, cette découverte, qui aurait pu satisfaire notre curiosité, nous renvoie à une nouvelle énigme. Nous découvrons dans un premier temps qu'Angelo Maria FILIPPI et Angela Maria FRANCESCHI n'ont qu'un seul fils, Jacques Toussaint FILIPPI, né à Ersa le 20 octobre 1849, donc 7 ans avant le mariage de ses parents. Angela Maria FRANCESCHI est par ailleurs déclarée mère d'un

garçon, Eugène FRANCESCHI, né de père inconnu à Ersa le 30 juin 1856, soit 3 mois avant le mariage d'Angela Maria et d'Angelo Maria.

La lettre de Mobile signée d'Angelina FILIPPI en 1868 laisse entendre qu'elle retrouve à Mobile un de ses fils. Il devrait s'agir en toute probabilité de l'aîné, Jacques Toussaint FILIPPI. La lettre évoque par contre plusieurs autres fils laissés à Ersa à la garde de leurs tantes, les sœurs d'Angela Maria.

C'est l'acte de mariage à Ersa, le 1<sup>er</sup> septembre 1856, du couple Angelo Maria FILIPPI et Angela Maria FRANCESCHI, qui va fournir la clé de l'énigme. Cet acte est riche en découvertes et révèle :

1 - Le marié Angelo Maria FILIPPI est bien l'oncle germain de la mariée Angela Maria FRANCESCHI. Il se confirme en effet que cette dernière est la fille d'une Maria Seraffina FILIPPI épouse FRANCESCHI et sœur du marié déclaré. L'acte mentionne clairement que, s'agissant d'un mariage consanguin entre un oncle et sa nièce, il a donné lieu à une levée d'interdiction par décret impérial transcrit sur le registre du greffe du tribunal civil de Bastia, le 10 juin 1856 ;

2 - Les époux mettent à profit leur mariage pour légitimer 3 enfants qu'ils ont précédemment eus de leur liaison :

- FILIPPI Jacques Toussaint, né le 20 octobre 1849 à Ersa
- FILIPPI Antoine Joseph Alexandre Henry, né le 1<sup>er</sup> Janvier 1853 à Mondovi (Algérie), qui nous était jusqu'alors totalement inconnu
- FILIPPI Eugène, né le 30 juin 1856 à Ersa déclaré sous le nom de sa mère FRANCESCHI

On imagine ainsi combien la vie de ce couple a dû être aventureuse entre Ersa, les Etats-Unis et l'Algérie. Certes, il était courant que des Ersinchi émigrent à Mobile. Bien d'autres Cap Corsins les y avaient précédés et ils se trouvaient en quelque sorte en pays de connaissance. Bien plus insolite encore semble la présence du couple à Mondovi, village algérien du Constantinois à proximité de Bône, en ces premières années de présence française en Algérie.

En 1853, Mondovi n'était qu'une toute récente commune. Ce n'était à l'origine qu'un

campement sous contrôle militaire, créé par des colons venus de France métropolitaine en quête de concessions. Le premier convoi de ces colons part de Paris le 16 Novembre 1848, comprenant 339 concessionnaires et leurs familles soient 922 personnes femmes et enfants qui partent volontaires en Algérie pour créer entièrement le Centre Agricole de Mondovi dans la plaine de Bône. Ils parviennent à Bône le 8 décembre de la même année. Le 11 décembre, les colons célibataires sont dirigés, pour y monter les tentes, sur un emplacement aménagé par l'armée, à 23 km au sud de Bône, sur un ancien camp romain. C'est enfin le 12 décembre que la totalité du convoi arrive sur l'emplacement qui deviendra bien plus tard la commune de Mondovi. Le camp reste sous administration militaire jusqu'en 1852, date à laquelle le régime civil prend effet. En ce temps une épidémie de choléra s'était déclarée en 1849, faisant 257 victimes sur les 915 habitants que comptait ce centre agricole.

Ainsi, lorsque le couple donne naissance, en 1853, à leur second enfant, il n'y a qu'une année que Mondovi existe en tant que commune. A cette époque on y tuait encore des lions ! Le couple s'attendait-il à se retrouver dans cette contrée aussi inhospitalière ? En fait, la famille FILIPPI était familière de la région bien avant la conquête française. Giacomo Santo FILIPPI, père d'Angelo Maria, était un habitué des campagnes de pêche au corail sur les côtes africaines. Bien avant la conquête française, il y trouva la mort sur sa felouque « Santa Maria », le 23 août 1823, lors d'une de ses campagnes sur les rivages bônois. On est encore loin des projets français de conquête en Algérie et plus loin encore de la pacification du Constantinois. Domenico FILIPPI, frère cadet d'Angelo Maria est également installé à Bône dans les années 1830. Après avoir fait naufrage sur les rivages de Bône, lors d'une campagne de pêche au corail, il s'est installé dans la région. On le retrouve exerçant la fonction de magasinier des farines et il y a fondé sa famille. Cela explique sans doute qu'Angelo Maria FILIPPI et sa compagne et nièce Angela Maria, avec laquelle il a déjà un enfant illégitime, aient voulu fuir Ersu pour rejoindre ce frère FILIPPI déjà installé en Barbarie. D'ailleurs Angelo Maria avait déjà la fibre aventureuse. On verra qu'avant de s'amouracher de sa propre nièce, il avait émigré aux USA, précisément à Mobile, en Alabama, d'où il était revenu à Ersu.

Faisons plus ample connaissance avec Angelo Maria FILIPPI. Il est né à Ersu, au

hameau de Cocinco, le 24 décembre 1808 ; de Giacomo Santo FILIPPI, marin, et de son épouse, Angela Maria ANTONI, sage-femme de son état. Il sera le second d'une fratrie de quatre enfants. Sa sœur aînée, Maria Seraffina FILIPPI, est née le 6 avril 1807. Il aura deux frères cadets, Domenico FILIPPI, né le 15 novembre 1810, et Antonio FILIPPI, né le 15 août 1815. Leur père Giacomo Santo FILIPPI, nous l'avons vu, décède le 23 août 1823, âgé de 58 ans, lors d'une campagne de pêche au corail sur les côtes africaines.

Angelo Maria FILIPPI, qui n'a pas 15 ans au décès de son père, navigue déjà comme mousse, avant de passer novice, puis matelot. On suit, sur les registres des matricules, ses navigations jusqu'à l'année 1834. Dirigé sur Toulon, étant levé pour le service de l'Etat, il ne se présente pas à bord et se retrouve dénoncé retardataire à la gendarmerie de Bastia. Ce n'est qu'en 1844 que le Maire d'Ersa signale que notre homme aurait émigré à Mobile, en « Amérique septentrionale ». Il en revient à l'été 1845 et se retrouve arrêté par la gendarmerie, le 27 juillet 1845, en son domicile d'Ersa où il est de retour depuis peu de jours. Remis à disposition du Chef de la Marine en Corse, on s'aperçoit qu'il n'a pas lieu d'être levé pour le service de l'Etat en 1834, comptant déjà à l'époque plus de quatre années de services passées à bord des vaisseaux royaux. Le voilà donc disculpé et libéré. Il en profite pour déclarer, le 2 septembre 1845, à l'Inscription Maritime à Bastia, qu'il renonce à la navigation et à toute autre profession maritime afin, dit-il, de veiller à ses affaires de famille.

Parlons-en, de ses affaires de famille. De retour d'Amérique et sans doute suffisamment nanti et auréolé de son séjour à Mobile, il n'a aucune peine à séduire sa propre nièce, Angela Maria FRANCESCHI, fille aînée de sa sœur, de 21 ans sa cadette. S'était-il déjà marié à Mobile ? On peut le supposer, puisqu'on retrouve trace d'un jugement de divorce prononcé en 1846, précisément à Mobile, qu'il a quitté l'année précédente. On ne sait pas quand a débuté la liaison d'Angelo Maria avec sa nièce. On constate simplement qu'un enfant naît à Ersu, le 20 octobre 1849, de cette union illégitime et consanguine. L'enfant est déclaré sous le nom de son père et prénommé Jacques Toussaint, tout comme son grand-père paternel décédé, Giacomo Santo.

Mais tout cela a dû finir par faire quelque peu désordre et le couple a sans doute dû être amené à quitter Ersu. Peut-être aussi le capital

ramené par Angelo Maria de Mobile commençait-il à s'épuiser et fallait-il songer à une nouvelle aventure. C'est ainsi qu'on retrouve le couple en Algérie dans la région de Bône où un jeune frère d'Angelo Maria, Domenico FILIPPI, est déjà installé. Se joignant à un convoi de colons, le couple se retrouve au camp agricole de Mondovi. Il y déclare la naissance, le 1<sup>er</sup> janvier 1853, d'Antoine Joseph Alexandre Henry FILIPPI. Concernant le choix de ces prénoms, on note qu'Alexandre est le prénom que portait un fils de Domenico FILIPPI, né et décédé enfant à Bône, ce qui confirme les liens étroits entre les deux frères FILIPPI Angelo Maria et Domenico. Le dernier prénom, Henry, écrit sous la forme anglo-saxonne, peut être une réminiscence du séjour d'Angelo Maria à Mobile.

Mais le séjour du couple en ces régions arides du Constantinois sera de courte durée. On retrouve le couple de retour à Ersa en 1856 où on relève la naissance, le 30 juin 1856, d'un troisième enfant. N'ayant aucune légitimité, l'enfant est déclaré de père inconnu, sous le patronyme de naissance de sa mère FRANCESCHI. Il reçoit le prénom d'Eugène.

Trois mois plus tard, l'existence et les trois enfants du couple sont enfin légitimés par le mariage célébré à Ersa le 1<sup>er</sup> septembre 1856, après qu'un décret impérial, consigné le 10 juin 1856 au greffe du tribunal civil de Bastia, ait levé l'interdiction liée à la consanguinité oncle-nièce de cette union. On note au passage que la mariée déclare ne pas savoir signer.

Angelo Maria est alors âgé de 48 ans. Sa situation avec sa jeune épouse Angela Maria, âgée de 27 ans, s'est régularisée. Il vit avec ses trois garçons dont l'aîné n'a que 6 ans. Il serait temps de s'assagir et de mener une vie paisible à Ersa. Mais qu'y faire ? Impossible de reprendre la navigation à laquelle il a définitivement renoncé à son retour de Mobile. A son âge, on est d'ailleurs assez proche de la retraite qui sonne à 55 ans pour les marins. La culture de biens agricoles à Ersa est vraiment peu lucrative. On imagine que le séjour à Ersa du ménage ne peut durer. L'appel de l'aventure ne peut que l'emporter. Par un acte notarié du 31 décembre 1859, on apprend qu'Angelo Maria vend des terres à Ersa. C'est sans doute peu de temps après qu'il décide de tenter à nouveau l'aventure vers le Nouveau Monde.

Entre temps, son plus jeune frère, Antonio FILIPPI, né à Ersa le 15 août 1815, a

émigré aux USA en 1842 vers Philadelphie, puis vers l'Alabama où il gère un commerce et où il se marie et fonde une famille dont il a alors quatre enfants, nés entre 1852 et 1859, auxquels s'ajouteront plus tard deux filles, nées en 1862 et 1863.

Tout naturellement, Angelo Maria va émigrer à nouveau vers Mobile qu'il connaît déjà, et où son jeune frère Antonio et sa famille pourront l'accueillir. Son fils aîné, Jacques Toussaint, vient d'atteindre un âge auquel les jeunes capcorsins entrent en navigation comme mousses. Angelo Maria préfère l'emmener avec lui vers l'aventure outre-atlantique. Son épouse Angela Maria reste prudemment à Ersa, avec les deux plus jeunes. Le couple restera séparé de nombreuses années. Dans les archives notariales on relève notamment qu'en août 1867 Angelo Maria sollicite de sa femme, restée à Ersa, une procuration authentique pour se faire livrer par le gouvernement américain 68 balles de coton qui lui appartiennent.

Angelo Maria serait-il en difficulté dans ses affaires ? C'est peu après cette demande de procuration qu'on découvre, par sa lettre écrite à son arrivée à Mobile le 28 janvier 1868, qu'Angela Maria a décidé d'y rejoindre son époux en laissant ses deux plus jeunes enfants confiés à la garde de ses sœurs au village. On note au passage qu'Angela Maria sait désormais écrire alors qu'elle avait déclaré ne pas savoir signer lors de son mariage, quelques années auparavant.

Son premier soin est de rassurer ses sœurs et de leur faire parvenir une lettre de change d'un montant de 1112 Francs. Cette somme est importante. Exprimée en franc germinal, elle équivaldrait de nos jours à environ 5.000 Euros. Sa lettre marque d'ailleurs son étonnement qu'une précédente lettre envoyée par son époux avec cette somme ne soit pas parvenue. Angelo Maria l'a-t-il véritablement envoyée ? Était-il en difficulté ? On ne le saura jamais. Il n'en reste pas moins que cette lettre nous fait deviner qu'Angelo Maria avait réellement besoin de son épouse à ses côtés et qu'Angela Maria n'a pas hésité à le rejoindre en acceptant de se séparer de ses deux autres enfants âgés alors de 15 et 12 ans.

D'ailleurs, Angela Maria exprime dans sa lettre le bonheur et la satisfaction de retrouver son époux (*El moi Caro Sposo*). On note au passage qu'elle écrit les mots *Caro* et *Sposo* avec la première lettre en majuscule. Outre son amour, elle devait

éprouver un respect certain pour cet homme de 21 ans son aîné qui, de plus, était son oncle germain. Enfin, lorsqu'elle parle de son époux à ses sœurs, elle le désigne par « votre cher oncle » (*Il vostro caro zio*).

La curiosité nous pousse à savoir qui étaient les sœurs d'Angela Maria qui avaient accepté de prendre soin des plus jeunes enfants. De sa sœur, Angela Maria avait un frère et trois sœurs. Sa cadette immédiate, Angélique Marie FRANCESCHI avait épousé en 1861 Santo FRANCESCHI qu'elle avait suivi en Algérie, à Dellys, port de Kabylie où son époux s'était établi comme armateur et bâtisseur. Ce n'est donc pas elle qui a recueilli les jeunes enfants d'Angela Maria. Il ne peut donc s'agir que des deux autres sœurs, Julie Marie FRANCESCHI, à notre connaissance restée célibataire, et Toussainte FRANCESCHI, mariée à Ersà et sans enfant.

Mais revenons à Angelo Maria FILIPPI et son épouse Angela Maria. Pour en retrouver trace à Mobile en Alabama, il a fallu solliciter le concours de notre amie Carla MATRA VENEZIA, vice-présidente de la CORSICAN AMERICAN ASSOCIATION, résidant à Los Angeles, qu'il convient ici de remercier des renseignements qu'elle nous a fait tenir. Dans les MOBILE COUNTY US RECORDS, on retrouve bien mention des frères FILIPPI et de leur famille :

- Dans le recensement de 1860, à Mobile, Antonio et Mathilda FILIPPI sont mentionnés sous les noms d'Antonio et Matilda PHILIPPI, âgés respectivement de 43 et 27 ans, ainsi que quatre enfants âgés de 8 à 1 ans :
  - Charles, né en 1852
  - Louis, né en 1855
  - Mary, A. née en 1858
  - Antonio, né en 1859

On n'y retrouve pas Angelo Maria FILIPPI ni son fils aîné Jacques Toussaint pour la bonne raison que cette année-là ils sont sans doute encore en Corse.

- C'est le recensement de 1870 à Mobile qui permet de retrouver Angelo Maria FILIPPI et son épouse sous les mentions de A. M. PHILIPPI, né en 1810, et de Angelina PHILIPPI, née en 1830. On relève aussi un J. PHILIPPI, né en 1849, qui est sans conteste

leur fils aîné Jacques Toussaint. Aucune mention des deux autres garçons, Antoine-Joseph et Eugène, dont on sait qu'ils sont restés en Corse. Par contre, on y relève deux tout jeunes enfants, A. PHILIPPI et Lewis PHILIPPI, nés tous deux en 1870, année même du recensement. Après ses retrouvailles avec son époux à Mobile, Angela Maria aurait-elle donné naissance à des jumeaux ?

- Le recensement de 1880 à Mobile offre des précisions concordantes sur la famille du frère Antonio FILIPPI et son épouse Matilda dont le nombre d'enfants est passé de 4 à 6, seuls les trois plus jeunes demeurant encore au foyer de leurs parents :
  - Antonio PHILIPPI, époux Matilda, né en Corse en 1820, chef de famille
  - Matilda PHILIPPI, épouse d'Antonio, née à New York en 1832, épouse
  - Antonio PHILIPPI, fils d'Antonio et Matilda, né à Mobile en 1859, fils
  - Corinna PHILIPPI, fille d'Antonio et Matilda, née à Mobile en 1862, fille
  - Estelle PHILIPPI, fille d'Antonio et Matilda, née à Mobile en 1863, fille

Par contre, on n'y trouve aucune mention d'Angelo Maria FILIPPI, ni de son épouse Angela Maria, ni de leurs enfants. La famille aurait-elle quitté Mobile ?

C'est malheureusement tout ce que nous savons pour l'instant. Nous perdons dès lors toute trace d'Angelo Maria FILIPPI, qui a sans doute fini sa vie aux USA. Que sont devenus son fils aîné Jacques Toussaint et ses deux jeunes frères dont on ne relève plus aucun indice de présence à Ersà en Corse et qui ont pu rejoindre leurs parents à Mobile ? Y ont-ils fait souche ? Que sont devenus les jumeaux nés en 1870 à Mobile ? Les recherches aux USA demeurent ouvertes et révéleront peut-être un jour le destin de cette famille.

Par contre, il est certain que leur mère Angela Maria est rentrée à Ersà. C'est là qu'elle décède le 6 septembre 1889, déclarée âgée de 59 ans. Bizarrement, dans son acte de décès établi sur déclaration de voisins, elle est mentionnée sous le nom de FRANCESCHI Angélique Marie « célibataire, fille des feux FRANCESCHI Ange Toussaint et FILIPPI Marie Séraphine ». On n'y relève aucune mention de son mariage avec Angelo Maria FILIPPI. Le couple aurait-il divorcé

à Mobile ? Autre énigme qui ne peut qu'attiser notre curiosité.

Le patronyme FILIPPI a disparu aujourd'hui du village d'Ersa. Emigrés aux USA ou en Algérie, les descendants de cette famille n'ont cependant pas oublié leur village ancestral. C'est à eux que les habitants du hameau de Cocinco doivent l'érection, en 1922, de la fontaine sur la place publique de ce hameau.

Une plaque commémorative y mentionne :

1922  
A LA FAMILLE FILIPPI  
ET A MR MANNONI BARTHELEMY  
SON FONDE DE POUVOIR  
LES HABITANTS  
DE BOCINCO RECONNAISSANTS

avec, en prime, une faute flagrante du graveur sur le nom du hameau.

Ainsi la simple découverte d'une lettre recueillie dans des papiers de famille a permis de

reconstituer l'étonnant destin d'Angela Maria FRANCESCHI et de ses amours aventureuses avec son oncle Angelo Maria FILIPPI.

- Remerciements à mon ami Toussaint ANGELI de la communication du document trouvé dans ses papiers de famille.

- Tous les lecteurs intéressés par cet article ou susceptibles d'apporter de nouveaux renseignements sur les descendants de cette famille FILIPPI peuvent prendre contact avec :

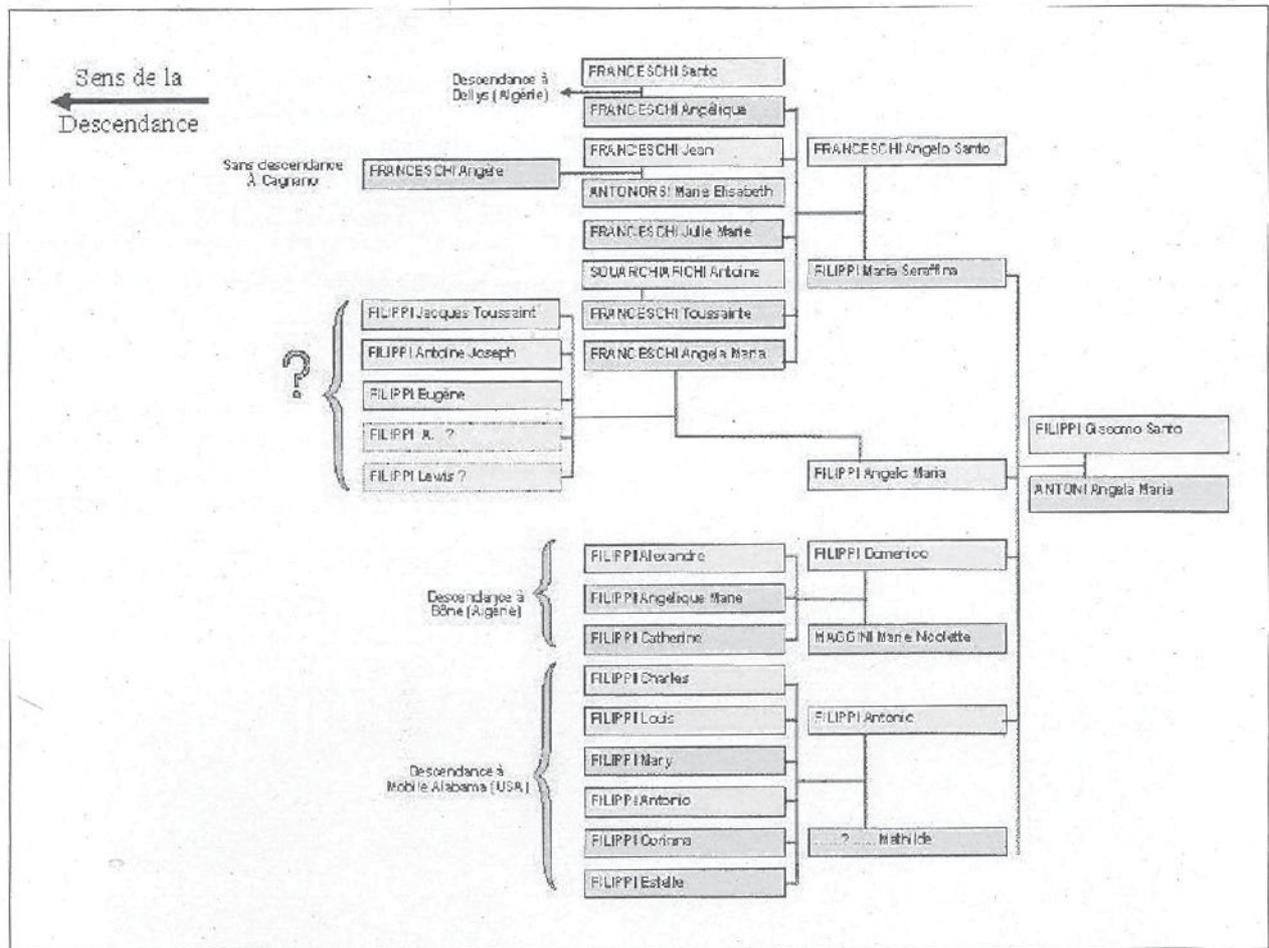
Claude CAZEMAJOU  
Marine de Tollare  
20275 ERSA (France).  
Tél & Fax : 04 95 35 62 55  
e-mail : c.cazemajou@wanadoo.fr.

qui tient à disposition de quiconque cela intéresse, les résultats de ses recherches.

∞ 000 ∞



*Fontaine du hameau de Cocinco (Ersa)*



*Descendance Giacomo Santo FILIPPI, époux Angela Maria ANTONI*

## VOYAGER ENTRE LA CORSE ET LE CONTINENT EN 1900

Dominique Jaboulet - Pietri

C'est en rangeant quelques papiers de famille que j'ai trouvé ces documents relatifs aux voyages de mon grand-père, Pierre Pietri, de Corse sur le continent. Ils nous montrent le mode de vie entre 1878 et 1922 de ceux qui quittaient l'île à regret pour trouver une situation. Pierre Pietri est né à Erbalunga en 1861. Son père, Ange-François Pietri, y est receveur des postes. Dans la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle, il agrandit la maison de famille afin d'y installer le bureau de poste qui va y rester jusqu'à la fin du siècle.

En 1879, Pierre Pietri a fini ses études, mais il ne désire pas prendre la suite de son père à la poste d'Erbalunga qui ne paraît pas lui offrir l'avenir auquel il aspire. Il a besoin d'aller voir autre chose ailleurs. Depuis plusieurs générations, les villages du Cap Corse paraissent petits à ceux qui ont envie de découvrir un autre monde, une autre vie.

Pierre Pietri quitte donc Erbalunga pour Marseille. Il entre à la poste, nommé par le ministre et il y fera toute sa carrière, sans jamais chercher à revenir en Corse. Il reste cependant très attaché à sa terre natale, et pendant les quarante trois ans qui suivent, il reviendra chaque année retrouver ses parents, sa famille et ses amis.

A Marseille, il se lie d'amitié avec l'un de ses supérieurs qui a une cousine à Die, dans la Drôme, « âge et situation en rapport ». C'est ainsi qu'est « arrangé » à Die, en 1895, le mariage de mes grands-parents. Et c'est ainsi que la vie de Pierre Pietri est définitivement fixée sur le continent, d'abord à Marseille, puis à Mâcon et enfin à Lyon.

En 1878, Pierre Pietri fait, à bord du « Spahi », la première de ses 87 traversées, qu'il consigne avec précision sur un grand tableau. La 88<sup>ème</sup> ramène sa dépouille à Erbalunga en 1922.

De 1879 à 1906, les séjours de mon grand-père, d'abord seul, puis avec sa femme, durent de huit à quinze jours maximum. En 1906, mon père, Jean Pietri, qui a deux ans, vient en Corse pour la première fois, et les séjours vont être plus longs à partir de cette date.

### Les adieux de départ

Le départ de Corse en bateau est un événement. On part pour l'inconnu, on va affronter le vent, la mer, le froid, des éléments qui présentent des risques. On n'est peut-être jamais bien sûr de se revoir... Alors, parents et amis viennent jusqu'au port accompagner celui qui part, parfois pour un an ou plus, on apporte des provisions pour le voyage, on confie une lettre ou un paquet pour un cousin qui attendra le lendemain l'arrivée à Nice ou à Marseille, on fait des gestes d'adieu avec la main ou avec un mouchoir, jusqu'à ce que le passager ne soit plus qu'un point sur le pont.

A Erbalunga, les distractions sont rares, et le passage d'un bateau en est une. Le commandant actionne la sirène pour prévenir de son arrivée. Si des parents ou amis sont à bord, on « monte au bateau », c'est-à-dire que l'on monte à plusieurs sur une barque à rames afin de s'approcher le plus près possible du navire. On reconnaît les passagers, on se fait de grands signes jusqu'à ce que le paquebot s'éloigne.

### Les guides de voyage

Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la publicité, que l'on appelle alors « réclame », entre dans les mœurs. Les dépliants commencent à être décorés de dessins, parfois en couleur. Les photos arrivent un peu plus tard. La Compagnie Fraissinet édite des guides et horaires donnant toutes les indications nécessaires aux voyages. On y trouve les caractéristiques des paquebots, les tarifs des traversées, les plans des installations et même les noms des capitaines.

Sur l'un de ces horaires, la Corse est à l'honneur :

« Allez tous visiter la Corse,  
cette île admirable de la méditerranée,  
son climat doux, sec et lumineux  
et ses sites pittoresques  
Bastia, ville commerçante et très vivante  
de 28000 habitants,  
en façade devant la pleine mer,  
son vieux port touristique  
et ses environs superbes »



FRAISSINET & C<sup>ie</sup>



*En-tête de la compagnie Fraissinet*



*Scène phot. Marseille*

*752 Cie Fraissinet - La Ville de Bastia*

*Le Ville de Bastia dans le port de Marseille*

## Les installations

En 1911, à bord du « Corte II » :

- il y a deux ponts.
- En première classe, 47 couchettes réparties en cabines de 3 personnes, 5 WC - toilettes et une salle à manger pouvant servir 40 couverts.
- En seconde classe, 58 couchettes réparties en cabines de quatre personnes (de même sexe), et trois WC - toilettes sur le pont de la salle à manger qui peut servir 30 couverts.
- La quatrième classe est un espace que l'on ferme, et dont le nombre de passagers n'est pas déterminé. Ils s'installent comme ils peuvent, à même le sol, avec leur couverture (s'ils en ont emporté une). Il y a un WC et dès le départ du bateau, il n'y a plus de communication entre les classes.

On imagine alors ce que devaient être les traversées sur les goélettes des siècles précédents, représentées sur les ex-voto des églises du Cap Corse.

Les meubles, lits, tables, fauteuils sont fixés au sol, les tables sont équipées de rebords afin de retenir vaisselle et objets qui glisseraient au sol en cas de tempête. Mais si le bateau se met à bouger, chacun va se coucher, sauf ceux qui, bénis des dieux, ont le pied marin et ne craignent ni le roulis ni le tangage !

## Les bateaux

Les paquebots ont des noms évocateurs. Mon grand-père voyage ainsi à bord du « Balkan » (de sinistre mémoire), du « Venezia », du « Ville de Bastia », du « Pélion », du « Liban » ou d'autres encore...

La Compagnie Fraissinet a pris la suite de la Compagnie Valery, disparue. Dès 1900, les « paquebots-poste » desservent la Corse, la Grèce, la Turquie, l'Afrique.

En 1911, le « Ville de Bastia » commandé par le capitaine Santini part le mardi de Marseille, passe par Toulon, Ile-Rousse, Calvi, Sagone, puis revient sur l'Ile-Rousse et arrive à Marseille le dimanche. L'« Italia » commandé par le capitaine Giorgi, part le mercredi de Nice pour Ile-Rousse, et rejoint Ajaccio puis Propriano, Ile-Rousse et revient à Nice le mercredi suivant. Le capitaine Giorgi, Capitaine du « Balkan » périt avec son bateau lors de son torpillage. Il a été cité à « l'Ordre de la Division » pour sa belle conduite. Il y a les mêmes rotations sur Livourne. Pour les

plus grandes villes, environ une rotation par semaine a lieu de chaque port de Corse et du continent français ou italien.

Le capitaine Morganti commande l'« Harmonie », qui dessert Toulon, Nice et Marseille, Le « Lou Cettori » acheté à la Compagnie Valery naviguera jusqu'en 1905 pour la Compagnie Fraissinet.

A partir de 1905, l'intérieur des paquebots est largement décrit et présenté. Fumoir, salon de musique, salle à manger, cabines, tout est recouvert de boiseries.

On nous présente le « Corte II », fleuron de la Compagnie pendant au moins vingt ans, ou d'autres comme le « Liamone », le « Golo », le « Numidia », l'« Iberia », le « Corisca » et l'« Italia ». Avec une capacité de 1300 à 1900 tonneaux, une puissance de 3600 à 4200 chevaux, une vitesse allant de 16 à 18 nœuds, ces navires sont très modernes pour l'époque. Mais ils nous paraissent aujourd'hui bien petits à côté de nos « car-ferries » et leurs 2000 passagers !

## Les traversées

Même par temps calme, les traversées peuvent durer de 12 à 20 heures. A partir de 1886, Pierre Pietri donne les dates exactes de ses traversées, et à partir de 1895, il cite les noms des bateaux.

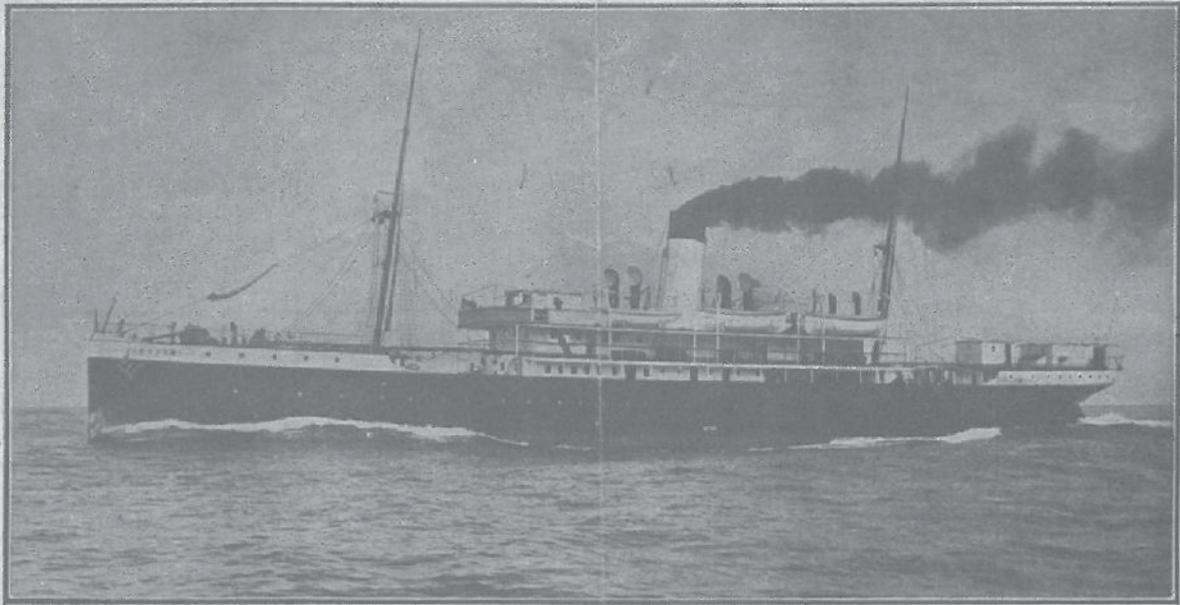
Il mentionne les petits événements qui jalonnent ses voyages : les personnes avec lesquelles il fait la traversée, les tempêtes, les heures de retard, s'il a eu ou non le mal de mer, les grèves des marins qui, dès 1904, perturbent les déplacements.

Souvent il cite des amis ou parents continentaux qui partent avec lui pour venir visiter la Corse, profiter de la mer et du soleil, même si les bains de mer ne sont qu'à leurs débuts.

Certaines fois les passagers sont peu nombreux.

Mes grands parents profitent des traversées fréquentes vers Livourne pour passer par l'Italie.

Ils font ainsi un peu de tourisme, visitent la Toscane, Gênes, Rome, Naples. Cela leur permet également d'aller voir les membres de la famille qui habitent encore dans ce pays. En 1903, Pierre Pietri et sa femme seront reçus en audience privée par le Pape Pie X lors de leur séjour à Rome.



**CORTE II**

**FLOTTE de la COMPAGNIE FRAISSINET**  
 Affectée aux Services Rapides de la CORSE

== Avec Télégraphie sans fil ==

Cabines de luxe, Salon de Musique, Fumoir, Pont-promenade



CORTE II - PONT-PROMENADE

	Tonnage	Puissance de machine	Vitesse
CORTE II.....	1 900	4 200	18.5
LIAMONE.....	1 300	4 200	18.5
GOLO.....			
NUMIDIA.....			
IBERIA.....	1 350	3 600	16.
CORSICA.....			
ITALIA.....			



CORTE II - FUMOIR



CORTE II - DEPART DES PREMIERS



CORTE II - SALON DE MUSIQUE

*Imprimé publicitaire de la compagnie Fraissinet*

## Les repas

De 1895 à 1914, les repas sont présentés sur de très beaux menus décorés (de dimensions 15,5 sur 23,5 cm) de jolies chromolithographies, dont certaines dessinées par Vimar<sup>1</sup>. Ces illustrations, typiques de la Belle Epoque, mettent en scène des animaux personnifiés ainsi que des vues de Marseille ou de pays lointains car l'exotisme est à la mode : l'ours apporte un sac de blé, le crocodile se met à table, le mouton porte chapeau et gibecière et le loup présente un narguilé.

Le nombre de plats est impressionnant et l'écriture à la main sagement appliquée. Les promesses sont alléchantes, mais j'ai souvent entendu parler de potages très liquides, de tranches de jambon transparentes et des pelotes que l'on aurait pu enrouler avec les fils des haricots verts ! Ces beaux menus disparaissent avec la guerre, et ne seront plus présentés que sur des feuilles plus petites avec peu d'illustrations en noir et blanc.

Au cours de la traversée de Bastia à Marseille le 21 août 1899, à bord du « Bocognano », on sert un potage à la semoule, des poissons à la génoise, un rôti de veau, une salade de saison et les traditionnels haricots verts ! dessert, fromage et fruits. La qualité n'est peut-être pas digne d'un grand chef, mais c'est un grand menu avec potage, poisson, volaille et viande comme on les sert en cette fin de siècle.

Le 7 octobre 1900, de Marseille à Bastia, à bord du « Lou Cettori », il y a potage de vermicelle, poisson fin, tête de veau « Orly » (sûrement un plat très recherché), et du poulet de grains avec du chou-fleur.

Sur le « Bocognano », une autre fois, l'énoncé est plus élaboré : le potage devient consommé, mais toujours à la semoule, le poisson est à la matelote, le vol-au-vent financier, les aubergines farcies, le poulet rôti, la salade de saison, etc...

Le « summum », c'est à bord de l'« Iberia », le 22 juillet 1909, de Bastia à Marseille. Le menu est encore plus grandiose : potage aux pâtes d'Italie (?), pageots grillés, civet de lapereau, œufs durs aux épinards, veau rôti, salade de saison,

<sup>1</sup> Auguste Vimar (1851-1916) est un peintre marseillais illustrateur et sculpteur animalier. Il illustre notamment les fables de la Fontaine et de nombreux livres pour enfants. Il participe aussi au Figaro Illustré.

entremets, tarte, fromages, fruits, café et cognac ! Mon grand-père parle d'une traversée de 18 heures, très agréable durant laquelle ils mangent de bon appétit (c'est tant mieux, vu le programme !). Mais la cabine est moins confortable que celle du « Liamone ».

Le 8 août 1910, à bord du « Golo », malgré le potage aux pâtes d'Italie, les poissons frits, le bœuf braisé « Jardinière », les haricots verts sautés, la noix de veau, la salade de saison, les petits gâteaux, le fromage, les fruits, le café et le cognac, Pierre Pietri note que : « la mer est très calme, qu'ils mangent de bon appétit, mais que le dîner est mauvais ! ».

## La Première Guerre Mondiale

Mes grands-parents sont en Corse lorsqu'éclate la Première Guerre Mondiale. C'est la mobilisation. Mon grand-père reçoit un télégramme : « Veuillez rentrer immédiatement ». Toute la famille prend le premier bateau et rentre à Lyon. Sur le bateau du retour, Pierre Pietri paie naturellement les repas avec des pièces d'or, pensant qu'il irait en chercher à la banque à son retour à Lyon. La déception est grande lorsqu'on lui dit que l'on ne donne plus de pièces d'or, mais des billets de banque. La valeur n'est plus la même. Et après la guerre de 1914, plus rien ne sera pareil.

En 1915, retour en Corse pour trois semaines. On est en pleine tourmente et il faut un sauf-conduit pour toute la famille. Il faut donner les raisons du voyage et faire apposer les visas successifs à Lyon, à Nice et à Bastia.

Mais les deux années suivantes, mon grand-père fera seul le voyage pour voir sa mère. Elle meurt le 18 août 1918 et Pierre Pietri ne peut arriver que quelques jours plus tard, le 20 août, sur le « Corsica » qui fait la traversée de Nice à Ile-Rousse. Il a ainsi la chance de ne pas se trouver à bord du « Balkan » qui est torpillé le 18 août entre Marseille et l'Ile-Rousse et où il y a près de 400 victimes.

## Décès de Pierre Pietri

Il meurt à Lyon le 19 mars 1922, et est ramené en Corse pour être, selon son désir, enterré dans le tombeau familial. Sa femme et ses enfants ne peuvent venir pour raisons de santé. C'est donc Philippe Franzini, son beau-frère, qui s'occupe des funérailles. Il écrit à ma grand-mère de Bastia quelques jours plus tard :

« Contrairement à toutes les prévisions, le vieux et lent « Pelion » est arrivé lundi matin à 8 heures. A son dernier voyage, il était arrivé à 4 heures du soir. Samedi soir, le baromètre étant très bas et le temps menaçant, j'avais décidé d'annoncer les obsèques pour le mardi matin dans les journaux de Bastia et à Erbalunga. Comment, en effet, fixer à l'avance une heure pour le lundi avec un bateau qui au moindre mauvais temps (et le temps était très mauvais) a des retards considérables. C'est justement le mauvais temps (une forte brise de nord-ouest) qui a poussé et fait arriver le « Pelion » à une heure inaccoutumée ! »

Ironie du sort ! Mon grand-père s'était si souvent plaint des retards des navires. Et son cercueil qui arrive à l'heure sans être attendu ! II

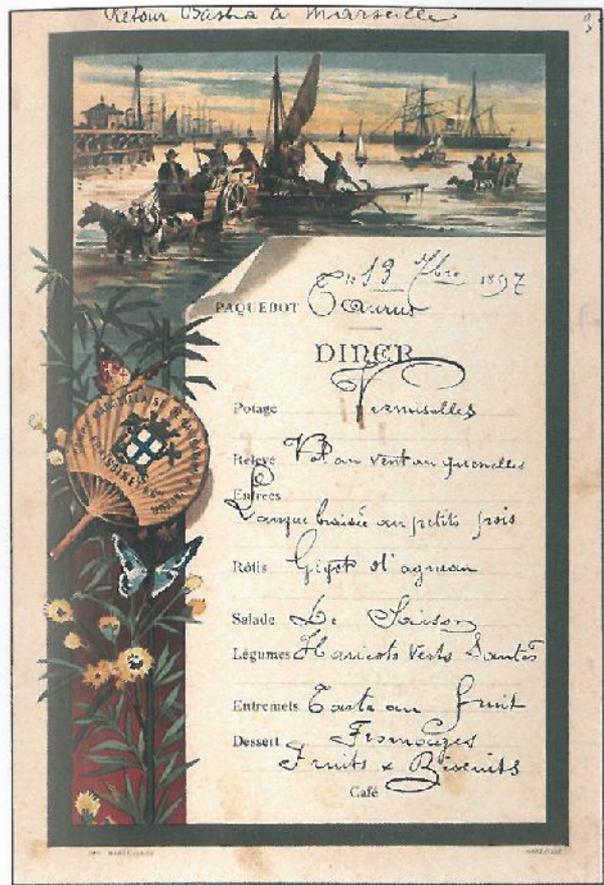
devra attendre 24 heures à Notre-Dame de Lourdes à Bastia, les funérailles étant prévues pour le lendemain à Erbalunga, en présence de toute la population.

Ces voyages étaient des expéditions. Pour nous qui montons sur les bateaux avec nos voitures, qui prenons l'avion et sommes en une heure à Marseille, tout cela nous paraît très loin. Mais certains de nos navires modernes mettent encore 12 heures pour traverser la mer. La Corse reste toujours une île !

∞ 000 ∞

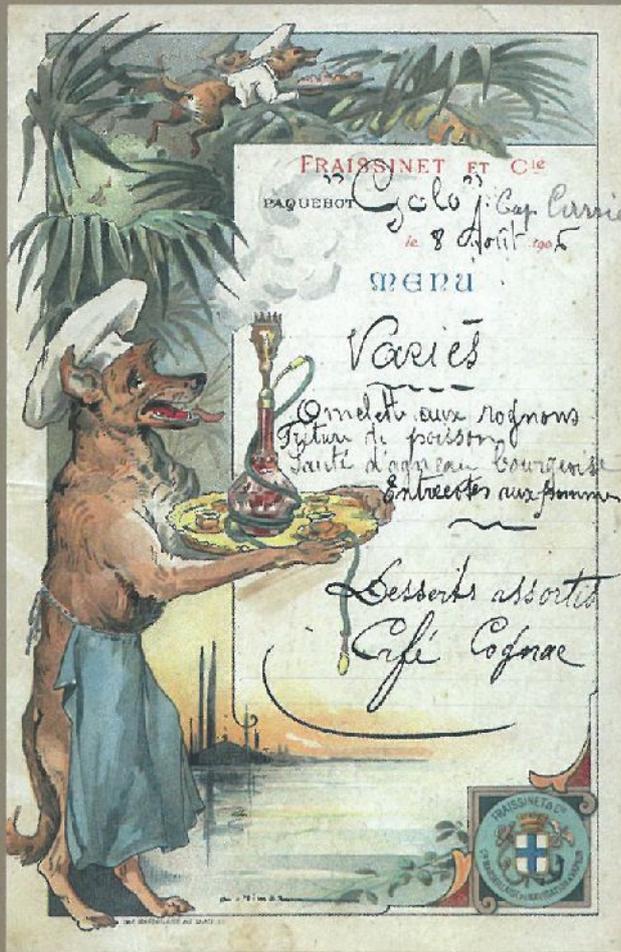
DÉPARTEMENT		RÉPUBLIQUE FRANÇAISE	
DU RHÔNE			
		<b>SAUF-CONDUIT</b>	
		<b>Français</b>	
<b>SIGNALEMENT :</b>			
Taille : 1 m. <u>64</u> cent.	Nom :	<u>Lichi</u>	
Cheveux : <u>gris-roux</u>	Prénoms :	<u>Pierre</u>	
Barbe : <u>et</u>	Fils de	<u>Auguste François</u>	
Yeux : <u>bruns</u>	et de	<u>Jeanne de Caraffa</u>	
Menton : <u>roux</u>	Sexe :	<u>pm.</u>	
Visage : <u>ovale</u>	Né à	<u>Erbalunga</u>	
Teint : <u>brun</u>	Département d	<u>Corse</u>	
Signes particuliers :	le	<u>24 juin 1861.</u>	
	de nationalité française.		
	Résidence :	<u>29, rue H<sup>2</sup>-18</u>	
M. <u>Lichri</u>	est autorisé à se rendre à	<u>Bastia</u>	
département d	<u>Corse</u>	<u>(pour y passer les vacances, par Nice, Voie)</u>	
Départ le	<u>22 septembre 1915</u>	à	<u>18</u> heures.
Délivré par Nous (1),	<u>Louis Dujol</u>		
de la commune de	<u>Lyon - Bellecour</u>		
Signature du titulaire du sauf-conduit :	Le <u>22 septembre 1915</u> .		
<u>P. Ricc</u>	(2) Le Maire :		
	Le Commissaire de police :		
(1) Maire ou Commissaire de police.			
(2) Signature et sceau de l'autorité qui a délivré le sauf-conduit.			

Sauf-conduit en date du 22 septembre 1915



Menus décorés de chromolithographies





Menus décorés de chromolithographies  
(cf. article page 57)

